

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'ÉCOSSAISE

VOLTAIRE

Comédie — 1766

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

MAÎTRE FABRICE	99 rép.	TROISIÈME INTERLOCUTEUR	3 rép.
LINDANE	99 rép.	UN DE CEUX	1 rép.
LE LORD MONROSE	75 rép.	UN AUTRE	1 rép.
POLLY	74 rép.	UN SECOND	1 rép.
FREEPORT	63 rép.	UN TROISIÈME INTERLOCUTEUR	1 rép.
LADY ALTON	50 rép.	SECOND	1 rép.
FRÉLON	44 rép.	UN INTERLOCUTEUR	1 rép.
LE LORD MURRAY	40 rép.	SECOND INTERLOCUTEUR	1 rép.
ANDRÉ	8 rép.	PREMIER INTERLOCUTEUR	1 rép.
MESSAGER	7 rép.		

Personnages muets & suite : PLUSIEURS ANGLAIS, DOMESTIQUES, UN MESSAGER D'ÉTAT

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE DEUXIÈME	26
ACTE TROISIÈME	52
ACTE QUATRIÈME	70
ACTE CINQUIÈME	89

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Fabrice, Frélon.

(La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'un peut entrer de plain-pied des appartements dans le café.)

(Il jette la gazette et se promène.)

(Au maître du café.)

FRÉLON *(dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette)*

Que de nouvelles affligeantes ! Des grâces répandues sur plus de vingt personnes ! Aucune sur moi ! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir ! Le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! Une à un pilote ! Des places à des gens de lettres ! Et à moi, rien ! Encore, encore, et à moi, rien ! Cependant je rends service à l'État ; j'écris plus de feuilles que personne ; je fais enchérir le papier... Et à moi, rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal ; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite, j'ai loué des sots, j'ai dénigré les talents ; à peine y a-t-il de 10 quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune. Bon-

jour, monsieur Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE

Monsieur Frélon, monsieur Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

15

FRÉLON

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE

Non, sur mon âme ; ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, monsieur Frélon ?

20

FRÉLON

C'est que j'ai du mérite, monsieur Fabrice.

FABRICE

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'avez dit : on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien : mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bonhomme.

FRÉLON

J'ai le coeur bon, j'ai le coeur tendre ; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, monsieur Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies ; et, pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

25

FABRICE

Oh, pardi ! Monsieur Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous ; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

30

FRÉLON

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher monsieur Fabrice ?

FABRICE

Oh ! Non : elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu...

35

FRÉLON

Ha ! ha ! ha ! ha ! Sa vertu !...

FABRICE

Oui, qu'avez-vous à rire ? Est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte ; un domestique en livrée qui porte une malle : C'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

40

FRÉLON

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

SCÈNE II

Le lord Monrose, Fabrice, Frélon.

MONROSE

Vous êtes monsieur Fabrice, à ce que je crois ?

FABRICE

À vous servir, monsieur,

MONROSE

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. Ô ciel ! Daigne m'y
protéger... Infortuné que je suis !... On m'a dit que je serais mieux chez
vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme. 45

FABRICE

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, monsieur, toutes les commodités
de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me
faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la
conversation dans le café. 50

MONROSE

Avez-vous ici beaucoup de locataires ?

FABRICE

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle et très ver-
tueuse.

FRÉLON

Eh, oui, très vertueuse ! Hé ! hé !

55

FABRICE

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE

La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude... Que de peines !... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres ?

FABRICE

Monsieur Frélon peut vous en instruire, car il en fait ; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus : il est très-utile aux étrangers. ⁶⁰

MONROSE *(en se promenant)*

Je n'en ai que faire.

(Il sort.)

FABRICE

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

FRÉLON

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur, sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Milord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume. ⁶⁵

MONROSE

Je ne suis point milord ; c'est être un sot de se glorifier de son titre, et c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis : quel est votre emploi dans la maison ?

FRÉLON

Je ne suis point de la maison, monsieur ; je passe ma vie au café ; j'y
compose des brochures, des feuilles ; je sers les honnêtes gens. Si vous
avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque en-
nemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier,
il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque
connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

70

75

MONROSE

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

FRÉLON

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier
de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRÉLON

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

80

SCÈNE III

*Frélon, se remettant à sa table ; Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du
café ; Monrose avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses ? Errant, pros-
crit, condamné à perdre la tête dans l'Écosse, ma patrie, j'ai perdu mes

honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste,
errante comme moi, misérable, et peut-être déshonorée ; et je mourrai
donc sans être vengé de cette barbare famille de Murray, qui m'a persé-
cuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivants ! Car enfin je
n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom par l'arrêt qui me condamne
en Écosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tom-
beau.

(qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de Frélon, qui écrit)

UN DE CEUX *(qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de Frélon, qui écrit)*

Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle ; l'auteur fut bien applaudi ;
c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit en-
courager.

UN AUTRE

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me déses-
pèrent ; toutes les denrées sont à bon marché, on nage dans une abon-
dance pernicieuse ; je suis perdu, je suis ruiné.

FRÉLON *(écrivain)*

Cela n'est pas vrai : la pièce ne vaut rien ; l'auteur est un sot, et ses pro-
tecteurs aussi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ;
tout renchérit ; l'État est anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND

Tes feuilles sont des feuilles de chêne ; la vérité est que la philosophie
est bien dangereuse, et que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Mi-
norque.

MONROSE *(toujours sur le devant du théâtre)*

Le fils de milord Murray me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du père ! 105

(dans le fond)

UN TROISIÈME INTERLOCUTEUR *(dans le fond)*

La pièce d'hier m'a paru très bonne.

FRÉLON

Le mauvais goût gagne ; elle est détestable.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND

Et moi, je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte. 110

(Ils parlent tous quatre en même temps.)

FRÉLON

Il faut siffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

UN INTERLOCUTEUR

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés. 115

LE SECOND INTERLOCUTEUR

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque ; ces philosophes la feront prendre.

FRÉLON

Le quatrième et le cinquième acte sont pitoyables.

MONROSE *(se tournant)*

Quel sabbat !

120

LE PREMIER INTERLOCUTEUR

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois ! Quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu !

125

(À Monrose.)

FABRICE *(arrivant avec une serviette)*

Messieurs, on a servi : surtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

(Il se retire à part, et dit à Fabrice :)

MONROSE

Avec cette cohue ? Non, mon ami ; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. Écoutez, un mot : milord Falbrige est-il à Londres ?

130

FABRICE

Non ; mais il revient bientôt.

MONROSE

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE

Il y venait avant son voyage d'Espagne.

(Il sort.)

MONROSE

Cela suffit : bonjour. Que la vie m'est odieuse !

(Les survenants sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.)

FABRICE

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là-haut ; ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

135

SCÈNE IV

Fabrice, Polly, Frélon.

FABRICE

Mademoiselle Polly ! Mademoiselle Polly !

POLLY

Eh bien ! Qu'y a-t-il, notre cher hôte ?

140

FABRICE

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie ?

POLLY

Hélas ! Je n'ose ; car ma maîtresse ne mange point : comment voulez-vous que je mange ? Nous sommes si tristes !

FABRICE

Cela vous égayera.

POLLY

Je ne puis être gaie : quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

145

(Il sort.)

FABRICE

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra.

FRÉLON *(se levant de sa table)*

Je vous suis, monsieur Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse. Vous rebutez toutes mes prières.

150

POLLY

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

FRÉLON

Eh ! De quelle sorte est-elle donc ?

POLLY

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRÉLON

C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez ?

155

POLLY

Assurément non,

FRÉLON

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, et que la suivante me dédaigne ?

POLLY

Pour trois raisons : c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux, et méchant,

FRÉLON

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, à me dédaigner ! 160

POLLY

Ma maîtresse pauvre ! Qui vous a dit cela, langue de vipère ? Ma maîtresse est très-riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie ; elle mange peu, c'est par régime ; et vous êtes un impertinent. 165

FRÉLON

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY

Quoi donc ? Que connaissez-vous ? Que voulez-vous dire ?

FRÉLON

J'ai partout des correspondances.

POLLY

Ô ciel ! Cet homme peut nous perdre. Monsieur Frélon, mon cher monsieur Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas. 170

FRÉLON

Ah ! Ah ! J'ai donc deviné ? Il y a donc quelque chose ? Et je suis le cher monsieur Frélon. Ah ça, je ne dirai rien ; mais il faut...

POLLY

Quoi ?

FRÉLON

Il faut m'aimer.

175

POLLY

Fi donc ! Cela n'est pas possible.

FRÉLON

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

180

(Il sort.)

FRÉLON

Elles sont très à leur aise, de là je conclus que tout leur manque ; elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes... Ah ! Je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser monsieur Frélon !

SCÈNE V

Lindane, sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples ; Polly.

185

LINDANE

Ah ! Ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, et un homme dangereux, dont la langue, la plume, et les démarches, sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer partout, pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie¹⁹⁰ de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon coeur de notre hôte.

POLLY

Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais...

LINDANE

Il veut me voir ; et milord Murray n'est point venu ! Il n'est point venu depuis deux jours !

195

POLLY

Non, madame ; mais parce que milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE

Ah ! Souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, et à lui, et à tout le monde : ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

200

POLLY

Hélas ! Ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de même ; la grandeur d'âme vous soutient : il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi, je maigris à vue d'oeil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Écosse, je ne me reconnais plus.

205

(Elle donne un petit ouvrage de broderie.)

LINDANE

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le coeur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent : tu m'as aidée ; il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu,

210

POLLY

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler !

215

LINDANE

Hélas ! Milord Murray n'est point venu ! Lui, que je devrais haïr ! Lui, le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! Le nom de Murray nous sera toujours funeste : s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

220

POLLY

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance ?

LINDANE

Eh ! Comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine ? Il ne sait rien ; personne ne m'écrit ; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose, pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite ; il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert, en Écosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne donne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne ; il est à Windsor : j'attends son retour. Mais, hélas ! Murray ne revient point ! Je t'ai ouvert mon coeur ; songe que tu le perces du coup de la mort si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY

Et à qui en parlerais-je ? Je ne sors jamais d'auprès de vous ; et puis le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui !

LINDANE

Il est indifférent, Polly ; mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés ; et si les hommes sont compatissants avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère ; et je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas ! Milord Murray ne viendra point !

SCÈNE VI

Lindane, Polly ; Fabrice, avec une serviette.

FABRICE

Pardonnez... Madame... Mademoiselle... Je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés... Je ne sais comment m'y prendre. 245

LINDANE

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le coeur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. 250
Il me semble que vous n'avez pas dîné hier.

LINDANE

J'étais malade.

FABRICE

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... Entre nous, pardonnez... ; il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE

Comment ? Quelle imagination ! Je ne me suis jamais plainte de ma fortune. 255

FABRICE

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE

Que voulez-vous dire ?

FABRICE

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Écoutez :
je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple ; mais je vois
tout votre mérite comme si j'étais un homme de la cour : ma chère
dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentil-
homme, avec qui vous devriez manger. 260

LINDANE

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?...

265

FABRICE

C'est un vieillard qui me paraît un galant homme. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour ; daignez permettre
qu'elle mange avec vous, pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques
soins... 270

LINDANE

Je vous rends grâce avec sensibilité ; mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE

Oh ! Je n'y tiens pas : vous n'avez besoin de rien, et vous n'avez pas le nécessaire !

275

LINDANE

Qui vous en a pu imposer si témérairement ?

FABRICE

Pardon !

LINDANE

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE *(en tirant Polly par la manche)*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme ? Elle a l'air bien furibond.

280

POLLY

Ah ! Ma chère maîtresse, c'est Milady Alton, celle qui voulait épouser milord ; je l'ai vue une fois rôder près d'ici : c'est elle.

(Elle rentre.)

LINDANE

Milord ne viendra point, c'en est fait ; je suis perdue : pourquoi me suis-
je obstinée à vivre ? ²⁸⁵

SCÈNE VII

LADY ALTON *(ayant traversé avec colère le théâtre, et prenant Fabrice par le bras)*

Suivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE

À moi, madame ?

LADY ALTON

À vous, malheureux !

FABRICE

Quelle diablesse de femme !

290

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Lady Alton, Fabrice.

LADY ALTON

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, monsieur le cafetier.
Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE

Eh ! Madame, revenez à vous.

LADY ALTON

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur,²⁹⁵
après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir
de honte.

FABRICE

Pourquoi, madame ? Quand milord y est venu, il n'y est point venu en
secret ; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes,
ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez
estimer ma probité ; et quant à celle que vous appelez une aventurière,³⁰⁰
si vous connaissiez ses moeurs, vous la respecteriez.

LADY ALTON

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE

Oh, quelle femme ! Quelle femme !

(Elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.)

LADY ALTON

Qu'on m'ouvre.

305

SCÈNE II

Lindane, Lady Alton.

LINDANE

Eh ! Qui peut frapper ainsi ? Et que vois-je ?

LADY ALTON

Connaissez-vous les grandes passions, mademoiselle ?

LINDANE

Hélas ! Madame, voilà une étrange question.

LADY ALTON

Connaissez-vous l'amour véritable ? Non pas l'amour insipide, l'amour ³¹⁰
langoureux ; mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa
rivale, tuer son amant, et se jeter ensuite par la fenêtre ?

LINDANE

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

LADY ALTON

Sachez que je n'aime point autrement, que ie suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

315

LINDANE

Tant pis pour vous, madame.

LADY ALTON

Répondez-moi ; Milord Murray n'est-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE

Que vous importe, madame ? Et de quel droit venez-vous m'interroger ? Suis-je une criminelle ? êtes-vous mon juge ?

LADY ALTON

Je suis votre partie : si milord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui ou vous êtes perdue.

320

LINDANE

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

LADY ALTON

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

325

LINDANE

Eh bien ! Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

(Elle le donne à Lindane.)

LADY ALTON

Avant de me venger, je veux vous confondre : tenez, connaissez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà sont portrait qu'il m'a donné.

330

LINDANE

Qu'ai-je vu, malheureuse !... Madame...

LADY ALTON

Eh bien ?...

LINDANE *(en rendant le portrait)*

Je ne l'aime plus.

LADY ALTON

Gardez votre résolution et votre promesse ; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère...

335

(Elles sortent.)

LINDANE

Arrêtez, madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ;

vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; allons cacher la dernière de mes douleurs.

SCÈNE III

Lady Alton, Frélon.

340

(À Frélon.)

LADY ALTON

Quoi ! Être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! Gazetier littéraire, approchez ; m'avez-vous servie ? Avez-vous employé vos correspondances ? M'avez-vous obéi ? Avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRÉLON

J'ai rempli les volontés de Votre Grandeur ; je sais qu'elle est Écossaise, et qu'elle se cache. ³⁴⁵

LADY ALTON

Voilà de belles nouvelles !

FRÉLON

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON

Et en quoi m'as-tu donc servie ?

FRÉLON

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse. 350

LADY ALTON

Comment, pédant ! Une hypothèse !

FRÉLON

Oui, j'ai supposé qu'elle est malintentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très malintentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant. 355

FRÉLON

Vous voyez bien que, dans un temps de trouble, une Écossaise qui se cache est une ennemie de l'État.

LADY ALTON

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la chose fût.

FRÉLON

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON

Et tu serais capable de l'affirmer ? 360

FRÉLON

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du ministre ; je pourrais même parler aux laquais de milord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de malintentionné, l'a envoyée à Londres comme malintentionnée ; je supposerais même que le père est ici.

365

Voyez-vous, cela pourrait avoir des suites, et on mettrait votre rivale en prison.

LADY ALTON

Ah ! Je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule ; je n'aime ni les demi-vengeances, ni les demi-fripons ; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison ; une Écossaise qui se cache, dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'État. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talents. Je t'ai déjà récompensé ; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

370

375

FRÉLON

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornements : le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle ; qu'est-ce, après tout, que la vérité ? La conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

380

LADY ALTON

Tu me parais subtil : il semble que tu aies étudié à Saint-Omer. Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCÈNE IV

Lady Alton, Fabrice.

(À Fabrice, quelle aperçoit agissant dans le café.)

LADY ALTON

Voilà, je l'avoue, le plus impudent et le plus lâche coquin qui soit dans
les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage ; et lui, 385
par instinct de bassesse. À présent que je suis un peu plus de sang-froid,
je pense qu'il me ferait haïr la vengeance ; je sens que je prendrais
contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté
qui me plaît ; elle est décente, on la dit sage : mais elle m'enlève mon 390
amant, il n'y a pas moyen de pardonner. Adieu, mon maître ; faisons la
paix : vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans votre
maison un vilain griffonneur.

FABRICE

Bien des gens m'ont déjà dit, madame, qu'il est aussi méchant que Lin-
dane est vertueuse et aimable.

395

LADY ALTON

Aimable ! Tu me perces le coeur.

SCÈNE V

Freeport, vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau ; Fabrice.

FABRICE

Ah ! Dieu soit béni ! Vous voilà de retour, monsieur Freeport ; comment
vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

(Au garçon du café.)

FREEPORT

Fort bien, monsieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. Hé,
du chocolat, les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuser qu'à
s'enrichir. 400

FABRICE

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FREEPORT

Non : que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien qu'une araignée dans
le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches !
Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'État ? 405

FABRICE

Rien pour le présent.

FREEPORT

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos
affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? Qui lo-
gez-vous à présent ? 410

FABRICE

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FREEPORT

Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand'chose : fripons ou
sots, voilà pour les trois quarts ; et pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

415

FREEPORT

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante ?

FABRICE

Elle est encore plus singulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, et quelle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane ; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FREEPORT

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

420

FABRICE

Oh ! Elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle, pauvre, et vertueuse : entre nous, elle est dans la dernière misère, et elle est fière à l'excès.

FREEPORT

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE

Oh ! Point ; sa fierté est encore une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer : il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce

425

qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut
apaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison : enfin, c'est un
prodige de malheur, de noblesse, et de vertu ; elle m'arrache quelquefois
des larmes d'admiration et de tendresse. ⁴³⁰

FREEPORT

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire per-
sonne ; mais j'estime... Écoutez : comme je m'ennuie, je veux voir cette
femme-là ; elle m'amusera. ⁴³⁵

FABRICE

Oh ! Monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avons un
milord qui venait quelquefois chez elle ; mais elle ne voulait point lui
parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque temps il n'y
vient plus, et elle vit plus retirée que jamais. ⁴⁴⁰

FREEPORT

J'aime les personnes de cette humeur ; je hais la cohue aussi bien
qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement ?

FABRICE

Le voici de plain-pied au café.

FREEPORT

Allons, je veux entrer.

FABRICE

Cela ne se peut pas. ⁴⁴⁵

(Il tire sa montre.)

(Il pousse la porte et entre.)

FREEPORT

Il faut bien que cela se puisse : où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre : mes affaires m'appellent à deux heures.

SCÈNE VI

Lindane, paraissant tout effrayée ; Polly la suit, Freeport, Fabrice.

450

LINDANE

Eh, mon Dieu ! Qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur, vous me paraissez peu civil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

(À Fabrice.)

FREEPORT

Pardon. Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

(Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup d'oeil sur Lindane et sur Polly : il ôte son chapeau et le remet.)

FABRICE

Oui, monsieur ; si Madame le permet.

455

POLLY

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis ?

LINDANE

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être ; c'est que je suis très-étonnée ; c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FREEPORT

Je suis très connu ; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche ; informez-vous de moi à la Bourse. 460

LINDANE

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les gazettes ; travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi... Ou sans moi... Comme vous voudrez. 465

POLLY

Voilà un étrange original !

(Elle s'assied, et travaille à son ouvrage. Un garçon apporte du chocolat ; Freeport en prend sans en offrir ; il parle et boit par reprises.)

LINDANE

Ô ciel ! Quelle visite je reçois ! Cet homme bizarre m'assassine : je ne pourrai m'en défaire : comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

470

FREEPORT

Écoutez, Je ne suis pas homme à compliment ; on m'a dit de vous... Le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre et vertueuse ; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

POLLY

Et qui vous a dit tout cela, monsieur ?

FREEPORT

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

475

LINDANE

C'est un tour qu'il vous joue : il vous a trompé, monsieur ; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

480

FREEPORT

Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore plus mal que d'être fière : je sais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY

C'est par ordre du médecin.

FREEPORT

Taisez-vous ; est-ce que vous êtes fière aussi, vous ?

485

POLLY

Oh ! L'original ! L'original !

(Il jette une grosse bourse sur la table.)

FREEPORT

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me suis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... Oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciement, point de reconnaissance ; gardez l'argent et le secret.

490

POLLY

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE *(se levant et se détournant)*

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas ! Que tout ce qui m'arrive m'humilie ! Quelle générosité ! Mais quel outrage !

495

FREEPORT *(continuant à lire les gazettes, et à prendre son chocolat)*

L'impertinent gazetier ! Le plat animal ! Peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ? Le roi est venu en haute personne. Eh, malotru ! Qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? Dis le fait tout rondement.

500

LINDANE *(s'approchant de lui)*

Monsieur...

FREEPORT

Eh bien ?

LINDANE

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

505

FREEPORT

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE

Je ressens jusqu'au fond du coeur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.

510

POLLY

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! Madame, dans, l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit de re-

fuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde ?

FREEPORT

Et que veux-tu dire, toi ? En quoi suis-je bizarre ?

515

POLLY

Si vous ne prenez pas pour vous, madame, prenez pour moi ; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler ; nous sommes dans la dernière misère, et sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes mille fois. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service ; vous l'avez su malgré elle : obligez-la, malgré elle, à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses,

520

LINDANE

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse,

525

LINDANE

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire ; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT *(toujours lisant)*

Que disent ces bavardes-là ?

POLLY

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité,

LINDANE

Polly, que dirait milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable
d'une telle bassesse ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin
de secours, et j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu ! 530

POLLY

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très-mal de refuser, Milord
ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point :
congédie honnêtement cet homme estimable et grossier, qui sait donner,
et qui ne sait pas vivre ; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme
de tels présents, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux
dépens de sa vertu. 535

FREEPORT *(toujours prenant son chocolat, et lisant)*

Hem ! Que dit-elle là ? 540

POLLY *(s'approchant de lui)*

Hélas ! Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle
parle de soupçons ; elle dit qu'une fille...

FREEPORT

Ah ! Ah ! Est-ce qu'elle est fille ?

POLLY

Oui, Monsieur, et moi aussi.

FREEPORT

Tant mieux : elle dit donc qu'une fille... ?

545

POLLY

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT

Elle ne sait ce qu'elle dit : pourquoi me soupçonner d'un dessein mal-honnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY

Entendez-vous, mademoiselle ?

LINDANE

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly,⁵⁵⁰ on dirait qu'il m'aime : oui, ce méchant homme de Frélon le dirait : je serais perdue.

POLLY (*allant vers Freeport*)

Monsieur, elle craint que l'on ne dise que vous l'aimez.

(*Il tire sa montre.*)

FREEPORT

Quelle idée ! Comment puis-je l'aimer ? Je ne la connais pas. Rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans

555

quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... Comme vous vous aviserez je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennue, vous m'ennuieriez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. Mon temps se perd, j'ai des affaires ; serviteur. 560

LINDANE

Allez, monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance ; mais surtout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT

Elle est folle.

LINDANE

Fabrice ! Monsieur Fabrice ! À mon secours ! Venez ! 565

FABRICE *(arrivant en hâte)*

Quoi donc, Madame ?

LINDANE *(lui donnant la bourse)*

Tenez, prenez cette bourse que monsieur a laissée par mégarde ; remettez-la-lui, je vous en charge ; assurez-le de mon estime, et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE *(prenant la bourse)*

Ah ! Monsieur Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action : mais comptez que mademoiselle vous trompe, et qu'elle en a très grand besoin. 570

LINDANE

Non, cela n'est pas vrai. Ah ! Monsieur Fabrice ! Est-ce vous qui me trahissez ?

(Bas à Monsieur Freeport.)

FABRICE

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. Je garderai cet argent, et il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le coeur me saigne ; son état et sa vertu me pénètrent l'âme. 575

FREEPORT

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCÈNE VII

Lindane, Polly.

580

POLLY

Vous avez là bien opéré, Madame ; le ciel daignait vous secourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

(Elle écrit.)

LINDANE

C'est à moi de mourir, ma chère enfant ; milord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable et superbe 585

rivale ; il l'aime encore, sans doute ; c'en est fait ; j'étais trop coupable en l'aimant ; c'est une erreur qui doit finir.

POLLY

Elle paraît désespérée ; hélas ! Elle a sujet de l'être ; son état est bien plus cruel que le mien : une suivante a toujours des ressources ; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

590

LINDANE *(ayant plié sa lettre)*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY

Que dites-vous ?

(Elle l'embrasse.)

LINDANE

À celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui ; mes dernières volontés le toucheront. Va ! Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce coeur infortuné.

595

(Elle déchire la lettre.)

POLLY

Ah ! Mon adorable maîtresse ! Que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? Quel dessein horrible ! Quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! Hélas ! Pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec milord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

600

LINDANE

Tu m'ouvres les yeux ; je lui aurai déplu, sans doute : mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille ?

605

POLLY

Quoi ! Madame, ce fut donc le père de milord qui...

LINDANE

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murray : la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

610

POLLY

Que vois-je ! Vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent...

LINDANE

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et du fer que j'implorais !

POLLY

À l'aide, monsieur Fabrice, à l'aide ! Ma maîtresse s'évanouit.

(La femme et la servante de Fabrice, et Polly, emmènent Lindane dans sa chambre.)

FABRICE

Au secours ! Que tout le monde descende, ma femme, ma servante, monsieur le gentilhomme de là-haut, tout le monde...

615

LINDANE *(en sortant)*

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?

SCÈNE VIII

Monrose, Fabrice.

MONROSE

Qu'y a-t-il donc, notre hôte !

FABRICE

C'était cette belle demoiselle, dont je vous ai parlé, qui s'évanouissait ;
mais ce ne sera rien. 620

MONROSE

Ah ! Tant mieux, vous m'avez effrayé. Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger.
Si l'Écosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays. 625

MONROSE

Quoi ! Elle est d'Écosse ?

FABRICE

Oui, Monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui ; c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE

Et son nom, son nom ?

FABRICE

Elle s'appelle Lindane.

630

(Il se promène.)

MONROSE

Je ne connais point ce nom-là... On ne prononce point le nom de ma patrie que mon coeur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie ! Tu es mort, cruel Murray, indigne ennemi ! Ton fils reste ; j'aurai justice ou vengeance. Ô ma femme ! ô mes chers enfants ! Ma fille ! J'ai donc tout perdu sans ressource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie !

635

FABRICE *(retenant)*

Tout va mieux, Dieu merci !

MONROSE

Comment ? Quel changement y a-t-il dans les affaires ? Quelle révolution ?

640

FABRICE

Monsieur, elle a repris ses sens ; elle se porte très-bien ; encore un peu pâle, mais toujours belle.

(Il sort.)

MONROSE

Ah ! Ce n'est que cela ? Il faut que je sorte, que j'aïlle, que je hasarde...
Oui... Je le veux.

645

FABRICE

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu
Lindane, il ne serait pas si indifférent.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Lady Alton, André.

LADY ALTON

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici : il y viendra sans doute. Frélon avait raison ; une Écossaise cachée ici dans ce temps de trouble ! Elle conspire contre l'État ; elle sera enlevée, l'ordre est donné : Ah ! Du moins, c'est contre moi qu'elle conspire ! C'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de milord ; je serai instruite de tout mon malheur, André, vous apportez ici une lettre de milord, n'est-il pas vrai ?

650

655

ANDRÉ

Oui, Madame.

LADY ALTON

Elle est pour moi.

ANDRÉ

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON

Comment ? Ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part ?

ANDRÉ

Oui ; mais celle-ci n'est pas pour vous : c'est pour une personne qu'il aime à la folie. 660

LADY ALTON

Eh bien ! Ne m'aimait-il pas à la folie, quand il m'écrivait ?

ANDRÉ

Oh ! Que non, madame ; il vous aimait si tranquillement ! Mais ici ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour et nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane : cela est tout différent, vous dis-je. 665

LADY ALTON

Le perfide ! Le méchant homme ! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi : n'est-elle pas sans dessus ?

ANDRÉ

Oui, Madame.

LADY ALTON

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ? 670

ANDRÉ

Oui ; mais elle est pour Lindane.

LADY ALTON

Je vous dis qu'elle est pour moi ; et, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ

Ah ! Oui, madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié... Mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas : dites que vous l'avez trouvée chez Lindane. 675

LADY ALTON

Laisse-moi faire.

(Il sort.)

ANDRÉ

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? Il n'y a rien de perdu ; toutes ces lettres se ressemblent. Si Mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh ! Je fais bien mes commissions, moi. 680

(Après avoir lu.)

LADY ALTON *(ouvre la lettre, et lit)*

Lisons : « Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane... » Il ne m'en a jamais tant écrit... « Il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour vos seuls intérêts : je sais qui vous êtes, et ce que je vous dois : je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent : comptez sur moi comme sur l'amant le plus fidèle, et sur un homme digne peut-être de vous servir. » 685

C'est une conspiration, il n'en faut point douter : elle est d'Écosse ; sa famille est malintentionnée ; le père de Murray a commandé en Écosse ; ses amis agissent : il court jour et nuit. Dieu merci ! J'ai agi aussi ; et, si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCÈNE II

Lady Alton, Polly, Lindane.

(Avec emportement.)

LADY ALTON *(à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café)*

Mademoiselle, allez dire tout à l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire ; qu'il s'agit de son bonheur... Et qu'il faut qu'elle vienne tout à l'heure, tout à l'heure : entendez-vous ? Qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY

Oh, madame ! Nous ne craignons rien : mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE *(arrivant toute tremblante, soutenue par Polly)*

Que voulez-vous, madame ? Venez-vous insulter encore à ma douleur ?

LADY ALTON

Non ; je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien ; je suis riche, je suis grande dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Écosse, avec les terres qui en dépendent ; allez y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez milord pour jamais, et qu'il ignore, toute sa vie, votre retraite. 705

LINDANE

Hélas ! Madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits. 710

LADY ALTON

Comme vous me répondez, téméraire !

(Elle sort.)

LINDANE

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon coeur vaut peut-être mieux ; et, quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale. 715

LADY ALTON *(seule)*

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. Mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant ! Passion funeste. 720

SCÈNE III

Freeport, Monrose, paraissent dans le café avec la femme de Fabrice ; la servante, les garçons du café, qui mettent tout en ordre ; Fabrice, lady Alton.

LADY ALTON (*à Fabrice*)

Monsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent : c'est votre faute.

FABRICE

Au contraire, Madame, nous souhaiterions...

(Elle sort.)

LADY ALTON

J'en suis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encore vous dis-⁷²⁵
je.

FABRICE

Tant pis. À qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente !

FREEPORT

Oui. À propos, vous me faites songer ; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

⁷³⁰

FABRICE

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue ; il en aurait été touché.

(À part.)

MONROSE

Ah ! J'ai d'autres affaires en tête... Malheureux que je suis !

FREEPORT

Je passe mon temps à la Bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois... C'est dommage qu'elle soit si fière. 735

MONROSE *(à Freeport)*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable. 740

FREEPORT

Moi ? Non... N'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE

Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

(Il prend les gazettes.)

FREEPORT

Eh bien ! Que trouvez-vous donc là d'admirable ? Ah ! Ah ! Voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom ! hom ! Le lord Falbrige mort ! 745

MONROSE *(s'avançant)*

Falbrige mort ! Le seul ami qui me restait sur la terre ! Le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune ! Tu ne cesseras jamais de me persécuter !

FREEPORT

Il était votre ami ? J'en suis fâché... « D'Édimbourg, le avril... On cherche partout le lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête. » 750

MONROSE

Juste ciel ! Qu'entends-je ! Hem ! Que dites-vous ? Milord Monrose condamné à...

FREEPORT

Oui, parbleu, le lord Monrose... Lisez vous-même ; je ne me trompe pas.

(Froidement.)

(À part.)

(À son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.)

MONROSE *(lit)*

Oui, cela est vrai... Il faut sortir d'ici. Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. Hé, va faire seller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent ! Comme le mal vole ! 755

FREEPORT

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte : elle est fort jolie et fort honnête.

760

SCÈNE IV

Les précédents, un messenger d'État.

765

LE MESSENGER

Vous vous appelez Fabrice ?

FABRICE

Oui, Monsieur ; en quoi puis-je vous servir ?

LE MESSENGER

Vous tenez un café et des appartements ?

FABRICE

Oui.

LE MESSENGER

Vous avez chez vous une jeune Écossaise nommée Lindane ?

770

FABRICE

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT

Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSENGER

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

775

MONROSE *(à part)*

Une jeune Écossaise qu'on arrête ! Et le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. Ô patrie ! Ô famille ! Hélas !

FREEPORT

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : fi ! Que cela est vilain ! Vous êtes un grand brutal, monsieur le messager d'État.

FABRICE

Ouais, mais si c'était une aventurière, comme le disait notre ami Fré-
lon ! Cela va perdre ma maison... Me voilà ruiné. Cette dame de la cour
avait ses raisons, je le vois bien... Non, non, elle est très-honnête.

780

LE MESSENGER

Point de raisonnement, en prison, ou caution, c'est la règle.

FABRICE

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSENGER

Votre personne et rien, c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être pas ; votre bien, où est-il ? Il faut de l'argent. 785

FABRICE

Mon bon monsieur Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes ?

FREEPORT

Belle demande ! Apparemment... Monsieur le messenger, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut ; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille... Autant que je peux... Mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière. 790

LE MESSENGER

Venez, monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT

Très volontiers, très volontiers.

FABRICE

Tout le monde ne place pas ainsi son argent. 795

(Freeport et le messenger vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.)

FREEPORT

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt.

SCÈNE V

Monrose, Fabrice.

FABRICE

Monsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié ! Il n'est pas complimenteur, mais il oblige en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

800

MONROSE

Il y a de belles âmes... Que deviendrai-je ?

FABRICE

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE

Allons, partons cette nuit même.

805

FABRICE

Il ne faut avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE

Le seul ami que j'avais à Londres est mort !... Que fais-je ici ?

FABRICE

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCÈNE VI

MONROSE

On arrête une jeune Écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement ! Je ne sais... Mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflications, mon attendrissement, mes fureurs.

810

SCÈNE VII

Monrose, Polly.

MONROSE *(apercevant Polly qui passe)*

Mademoiselle, un petit mot, de grâce... Êtes-vous cette jeune et aimable personne née en Écosse, qui...

815

POLLY

Oui, monsieur, je suis assez jeune ; je suis Écossaise, et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY

Oh ! Non, monsieur ; il y a si longtemps que je l'ai quitté.

MONROSE

Et qui sont vos parents, je vous prie ?

820

POLLY

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai oui dire, et ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE

Ah ! J'entends ; c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé ; je me méprenais.

POLLY

Vous me faites bien de l'honneur.

825

MONROSE

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse ?

POLLY

Oui, Monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE

Elle est donc malheureuse ?

POLLY

Oui, Monsieur, et moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heu-
reuse.

830

MONROSE

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille.

POLLY

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue : elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? Pourquoi ces questions ?

MONROSE

Une inconnue ! Ô ciel si longtemps impitoyable ! S'il était possible qu'à la fin je pusse !... Mais quelles vaines chimères ! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse ? 835

POLLY

Oh ! Pour son âge, on peut le dire ; car elle est bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE

Dix-huit ans !... Hélas ! Ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau : dix-huit ans ?... 840

POLLY

Oui, Monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge. 845

MONROSE

Dix-huit ans ! Et née dans ma patrie ! Et elle veut être inconnue ! Je ne me possède plus : il faut, avec votre permission, que je la voie, que je lui parle tout à l'heure.

POLLY

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse ; elle est dans l'affliction la plus cruelle. 850

MONROSE

Ah ! C'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son coeur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Elle est à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs, 855

MONROSE

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote ; je partage toutes ses afflictions ; je les diminuerai peut-être : souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse. 860

POLLY

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez : attendez encore quelques moments. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCÈNE VIII

Monrose, Fabrice.

FABRICE *(le tirant par la manche)*

Monsieur, n'y a-t-il personne là ?

865

MONROSE

Que j'attends son retour avec des mouvements d'impatience et de trouble !

FABRICE

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE

Mon coeur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE

On vous cherche...

870

MONROSE *(se tournant)*

Qui ? Quoi ? Comment ? Pourquoi ? Que voulez-vous dire ?

FABRICE

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes : mais on est venu me demander qui vous étiez : on rôde autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne serai point surpris si, dans peu, on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

875

MONROSE

Ah ! Il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE

Partez vite, croyez-moi ; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans. 880

MONROSE

Pardon... Je ne sais... Où j'étais... Je vous entendais à peine... Que faire ? Où aller, mon cher hôte ? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Écossaise. 885

FABRICE

Ah : je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

Fabrice, Frélon, dans le café, à une table ; Freeport, une pipe à la main, au milieu d'eux.

FABRICE

Je suis obligé de vous l'avouer, monsieur Frélon ; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous. ⁸⁹⁰

FRÉLON

Tout ce qu'on dit est toujours faux : quelle mouche vous pique, monsieur Fabrice ?

FABRICE

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poison. ⁸⁹⁵

FREEPORT *(se retournant vers Fabrice)*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous ?

FABRICE

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT (à Frélon)

De tout le monde, entendez-vous ? C'est trop.

FABRICE

On commence même à dire que vous êtes un délateur ; mais je ne veux pas le croire.

900

FREEPORT (à Frélon)

Un délateur... Entendez-vous ? Cela passe la raillerie.

FRÉLON

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRÉLON

Au contraire, c'est moi qui achalandé votre café ; c'est moi qui l'ai mis à la mode ; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

905

FABRICE

Plaisante réputation ! Celle d'un espion, d'un malhonnête homme. Pardonnez si je répète ce qu'on dit. Et d'un mauvais auteur !

FRÉLON

Monsieur Fabrice, monsieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît : on peut attaquer mes moeurs ; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

910

FABRICE

Laissez là vos écrits : savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre Mlle Lindane ?

FREEPORT

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Écossaise, et qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de la-haut d'être Écossais. 915

FRÉLON

Eh bien ! Quel mal y a-t-il à être de son pays ?

FABRICE

On ajoute que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec ceux de ce milord qui n'y vient plus ; que vous redites tout, que vous envenimez tout. 920

FREEPORT (*à Frélon*)

Seriez-vous un mauvais sujet, en effet ? Je ne les aime pas, au moins.

FABRICE

Ah ! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre milord.

FREEPORT

Un milord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

925

(En revenant.)

FREEPORT

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je sors. Mon ami, je ne sais ; il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Écossaise : je reviendrai incessamment ; oui, je reviendrai ; je veux lui parler sérieusement. Adieu. Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

930

SCÈNE II

Lord Murray, pensif et agité ; Frélon, lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas ; Fabrice, s'éloignant un peu.

LORD MURRAY *(à Fabrice, d'un air distrait)*

Je suis très aise de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

935

FABRICE

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu ; mais je suis sûr quelle se portera mieux aujourd'hui.

(À Fabrice.)

(En montrant Frélon.)

LORD MURRAY

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ! Daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés ! Grâce à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, laisse moi parler en particulier à cet homme. 940

FRÉLON *(à Fabrice)*

Eh bien ! Tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE *(en sortant)*

Je ne vois point cela.

LORD MURRAY *(à Frélon)*

Mon ami. 945

FRÉLON

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ?...

LORD MURRAY

Non ; il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Écosse : c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'État. 950

FRÉLON

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAY *(lui donnant quelques guinées)*

Vous m'avez rendu service, sans le savoir ; je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien : tenez, voilà pour le bien que vous avez fait ; mais si vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme et de Mlle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez. 955

FRÉLON

Grand merci, monseigneur. Tout le monde me dit des injures, et me donne de l'argent : je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCÈNE III

Lord Murray, Polly.

(À Polly, qui sort de la chambre de Lindane.)

LORD MURRAY *(seul un moment)*

un vieux gentilhomme arrivé d'Écosse, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! S'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père ! Si le ciel permettait... ! Entrons. Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de temps sans venir ici ? Deux jours entiers !... Je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de milord Monrose : les ministres étaient à Windsor ; il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance. 960 965

POLLY

J'en tremble encore ; ma maîtresse me l'avait tant défendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! Votre ab-

sence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je ne
sais comment j'ai eu assez de forces pour la secourir. 970

LORD MURRAY

Tiens, voilà pour le service que tu lui as rendu.

POLLY

Milord, j'accepte vos dons : je ne suis pas si fière que la belle Lindane,
qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la
plus extrême indigence. 975

LORD MURRAY

Juste ciel ! La fille de Momrose dans la pauvreté ! Malheureux que je
suis ! Que m'as-tu dit ? Combien je suis coupable ! Que je vais tout ré-
parer ! Que son sort changera ! Hélas ! Pourquoi me l'a-t-elle caché ?

POLLY

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAY

Entrons, entrons vite ; jetons-nous à ses pieds : c'est trop tarder. 980

POLLY

Ah, Milord ! Gardez-vous-en bien ; elle est actuellement avec un gentil-
homme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses
si intéressantes !

LORD MURRAY

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme
elle ? 985

POLLY

Je l'ignore.

LORD MURRAY

Ô destinée ! Juste ciel ! Pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit ? Et que se disaient-ils, Polly ?

POLLY

Milord, ils commençaient à s'attendrir ; et comme ils s'attendrissaient, ce bonhomme n'a pas voulu que je fusse présente, et je suis sortie.

990

SCÈNE IV

Lady Alton ? Lord Murray, Polly.

LADY ALTON

Ah ! Je vous y prends enfin, perfide ! Me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre, et de votre intrigue.

(À part.)

LORD MURRAY

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. Quel contre-temps effroyable !

LADY ALTON

Monstre ! Perfide !

995

LORD MURRAY

Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché ; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être : ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON

Après une promesse de mariage ! Scélérat ! Après m'avoir juré tant d'amour !

1000

LORD MURRAY

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais ; quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON

Eh ! Qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure ?

LORD MURRAY

Votre caractère, vos emportements : je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

1005

LADY ALTON

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAY

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, et pour les grâces.

LADY ALTON

Traître ! Tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plus tôt que tu ne penses.

LORD MURRAY

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée
plutôt que tendre : mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime. ¹⁰¹⁰

LADY ALTON

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je sais
qui elle est ; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle ; je
sais tout : des hommes plus puissants que vous sont instruits de tout ; et
bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée. ¹⁰¹⁵

LORD MURRAY

Que veut-elle dire, Polly ? Elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY

Et moi, de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAY

Ah ! Madame, arrêtez-vous ; un mot ; expliquez-vous, écoutez...

(Elle sort.)

LADY ALTON

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes,
comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un coeur faux, un
traître, un perfide, un homme abominable. ¹⁰²⁰

SCÈNE V

Lord Murray, Polly.

LORD MURRAY

Que prétend cette furie ? Que la jalousie est affreuse ! Ô ciel ! Fais que je sois toujours amoureux, et jamais jaloux ! Que veut-elle ? Elle parle de faire enlever ma chère Lindane et cet étranger ; que veut-elle dire ? Sait-elle quelque chose ?

1025

POLLY

Hélas ! Il faut vous l'avouer ; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement : je crois que je le suis aussi ; et, sans un homme, qui est la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avait fait jurer de n'en rien dire ; mais le moyen de se taire avec vous ?

1030

(Il sort.)

LORD MURRAY

Qu'ai-je entendu ? Quelle aventure ! Et que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! Ma famille a fait tous les malheurs de la sienne : le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait ; le crime s'oppose à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse ; je cours chez le ministre ; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

1035

POLLY

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchants contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles. ¹⁰⁴⁰

SCÈNE VI

Monrose, Lindane ; Polly reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.

MONROSE

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'âme. Vous, née dans le Locaber ! Et témoin de tant d'horreurs ! Persécutée, errante, et si malheureuse avec des sentiments si nobles ! ¹⁰⁴⁵

LINDANE

Peut-être je dois ces sentiments mêmes à mes malheurs ; peut-être, si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse, cette âme, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible. ¹⁰⁵⁰

MONROSE

Ô vous ! Digne du plus beau sort du monde, coeur magnanime, âme élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds, dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance !

LINDANE

Ce que je dois à mon père me force au silence : il est proscrit lui-même ; on le cherche, je l'exposerais peut-être, si je me nommais : vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement ; mais je ne vous connais ¹⁰⁵⁵

pas : je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même ; que je suis arrêtée et prisonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE

Hélas ! Un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux ? 1060

LINDANE

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE

Grand Dieu, qui avez pitié de moi ! Toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. Providence ! Ne t'arrête point dans tes bontés ! 1065

LINDANE

Quoi ! Vous versez des larmes ! Hélas ! Tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE *(s'essuyant les yeux)*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère ? 1070

LINDANE

J'avais dix ans quand elle mourut, dans mes bras, de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

(Il tire un portrait de sa poche.)

MONROSE

Ah ! Je succombe ! Quel moment et quel souvenir ! Chère et malheureuse épouse !... Fils heureux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de désastres ! Reconnaissez-vous ce portrait ?

1075

LINDANE

Que vois-je ? Est-ce un songe ? C'est le portrait même de ma mère : mes larmes l'arrosent, et mon coeur, qui se fend, s'échappe vers vous.

MONROSE

Oui, c'est là votre mère, et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, et dont les mains tremblantes vous embrassent.

1080

LINDANE

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux ! Voici le premier instant heureux de ma vie... Ô mon père !... Hélas ! Comment osez-vous venir dans cette ville ? Je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murray, toujours jalouse de la nôtre, nous plongeait dans ce précipice. Toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami qui pouvait, par son crédit, me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends, en arrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écosse, que ma tête y est à prix. C'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore : il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

1085

1090

LINDANE

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murray ?

MONROSE

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

1095

LINDANE

Ô fortune ! Dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! Que faire ? Quel parti prendre ? Ah, mon père !

MONROSE

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Êtes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

1100

MONROSE

Résolu comme à la mort.

LINDANE

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens, qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve... Ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

1105

MONROSE

Vous m'attendrissez ; votre voix pénètre mon cœur ; je crois entendre celle de votre mère. Hélas ! Que voulez-vous ?

LINDANE

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dange-
reuse pour vous... Et pour moi... Oui, c'en est fait, mon parti est pris.
Mon père, je renoncerai à tout pour vous... Oui, à tout... Je suis prête à 1110
vous suivre : je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île af-
freuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir,
je le remplirai... C'en est fait, partons.

MONROSE

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE

Cette vengeance me ferait mourir : partons, vous dis-je. 1115

MONROSE

Eh bien ! L'amour paternel l'emporte : puisque vous avez le courage de
vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous
quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, et recevez
encore mes embrassements et mes larmes.

SCÈNE VII

Lindane, Polly.

1120

LINDANE

C'en est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus milord Murray ; je suis morte pour lui.

POLLY

Vous rêvez, mademoiselle ; vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE

Il est ici, et il ne m'a point vue ! C'est là le comble, mon malheureux père ! Que ne suis-je partie plus tôt !

1125

POLLY

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable milady Alton...

LINDANE

Quoi ! C'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

1130

POLLY

Mais, Mademoiselle, écoutez-moi donc ; je vous jure que milord...

LINDANE

Lui perfide ! C'est ainsi que sont faits les hommes ! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY

Je vous jure que vous avez tort, que milord n'est point perfide, que c'est
le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son coeur,
qu'il m'en a donné des marques. 1135

LINDANE

La nature doit l'emporter sur l'amour : je ne sais où je vais, je ne sais ce
que je deviendrai ; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse
que je le suis. 1140

POLLY

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits, ma chère maîtresse ; on vous aime.

LINDANE

Ah ! Polly, es-tu capable de me suivre ?

POLLY

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde : mais on vous aime, vous dis-
je. 1145

LINDANE

Laisse-moi, ne me parle point de milord. Hélas ! Quand il m'aimerait, il
faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi...

POLLY

Eh bien ?

LINDANE

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les soupirs, me suffoquent. Allons tout préparer pour notre départ.

1150

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

Lindane, Freeport, Fabrice.

FABRICE

Cela perce le coeur, Mademoiselle : Polly fait votre paquet, vous nous quittez.

LINDANE

Mon cher hôte, et vous, monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, car on m'a dit ce que vous avez fait pour moi, vous ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits ; mais je ne vous oublierai de ma vie. ¹¹⁵⁵

FREEPORT

Qu'est-ce donc que tout cela ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que ça ? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller : est-ce que vous craignez quelque chose ? Vous avez tort ; une fille n'a rien à craindre. ¹¹⁶⁰

FABRICE

Monsieur Freeport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce monsieur pleurait aussi, et ils partent ensemble. Je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT

Je n'ai pleuré de ma vie : fi ! Que cela est sot de pleurer ! Les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; et quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, mademoiselle : je vous ferai toujours du bien... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on ? Ne manquez pas de m'écrire... N'y manquez pas.

LINDANE

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance ; et si jamais la fortune...

FREEPORT

Ah ! Mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serais très-aise de recevoir de vos lettres : n'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

FABRICE

Mademoiselle, pardonnez ; mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE

Ô ciel ! Autre infortune, autre humiliation : quoi ! Il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que milord... Et mon père...

(Bas, à Fabrice.)

FREEPORT (à Fabrice)

Oh ! Qu'à cela ne tienne : quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, 1180
qu'elle parte si elle en a envie. Je me soucie de cinq cents guinées
comme de rien. Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa
valise. Allez, mademoiselle, partez quand il vous plaira : écrivez-moi, re-
voyez-moi, quand vous reviendrez... Car j'ai conçu pour vous beaucoup
d'estime et d'affection.

1185

SCÈNE II

*Lord Murray, et ses gens, dans l'enfoncement ; Lindane, et les précédents, sur le
devant.*

(Il tire un papier de sa poche et le lit.)

LORD MURRAY (à ses gens)

Restez ici, vous ; vous, courez à la chancellerie, et rapportez moi le par-
chemin qu'on expédie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer
tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. Quel bonheur 1190
d'assurer celui de Lindane !

LINDANE (à Polly)

Hélas ! En le voyant, je me sens déchirer le coeur.

FREEPORT

Ce milord-là vient toujours mal à propos : il est si beau et si bien mis
qu'il me déplaît souverainement ; mais, après tout, que cela me fait-il ?
J'ai quelque affection... Mais je n'aime point, moi. Adieu, mademoiselle. 1195

LINDANE

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

FREEPORT

Non, non ; point de ces cérémonies-là, vous m'attendriez peut-être : je vous dis que je n'aime point... Je vous verrai pourtant encore une fois ; je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut : je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle. ¹²⁰⁰

SCÈNE III

Lord Murray, Lindane, Polly.

LORD MURRAY

Enfin donc je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! Elle ne vous convient pas : une plus digne de vous vous attend. Quoi ! Belle Lindane, vous baissez les yeux, et vous pleurez ! ¹²⁰⁵
Quel est cet homme qui vous parlait ? Vous aurait-il causé quelque chagrin ? Il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE *(en essuyant ses larmes)*

Hélas ! C'est un bonhomme, un homme vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgrâces, qui n'a point parlé ici longtemps à ma rivale en dédaignant de me voir ; qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire. ¹²¹⁰

LORD MURRAY

Ah ! Croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches : je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous,¹²¹⁵ je vous ai servie malgré vous ; si, en revenant ici, j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu ! Moi, ne vous avoir pas écrit !

LINDANE

Non.

1220

LORD MURRAY

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres : sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse ; qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! Cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom ?

LINDANE

Qui vous l'a dit ?

1225

LORD MURRAY (*montrant Polly*)

Elle-même, votre confidente.

LINDANE

Quoi ! Tu m'as trahie ?

POLLY

Vous vous trahissiez vous-même ; je vous ai servie.

LINDANE

Eh bien ! Vous me connaissez : vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre père a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher. Et vous, son fils !
Vous ! Vous osez m'aimer !

1230

LORD MURRAY

Je vous adore, et je le dois. Mon coeur, ma fortune, mon sang est à vous ; confondons ensemble deux noms ennemis : j'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père !

1235

LINDANE

Hélas ! Et il faut que je parte, et que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAY

Que vous partiez ! Que vous me quittiez ! Vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! Daignez-vous m'aimer ?

POLLY

Vous ne partirez point, mademoiselle ; j'y mettrai bon ordre : vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, seconde-moi bien.

1240

LORD MURRAY

Eh ! Qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles ?

LINDANE

Mon père.

LORD MURRAY

Votre père ? Eh ! Où est-il ? Que veut-il ? Que ne me parlez-vous ?

1245

LINDANE

Il est ici : il m'emmène ; c'en est fait.

LORD MURRAY

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici ? Conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE

Ah ! Milord, gardez qu'il ne vous voie ; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

1250

(En se retournant.)

LORD MURRAY

La vôtre est plus cruelle : croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. Quoi ! On n'est pas encore revenu ? Ciel ! Que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur !

LINDANE

Le voici qui vient me chercher : si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, éloignez-vous du moins pour quelque temps.

1255

LORD MURRAY

Ah ! Que c'est avec regret ! Mais vous m'y forcez : je vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

1260

SCÈNE IV

Monrose, Lindane.

MONROSE

Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie ! Partons,

LINDANE

Malheureux père d'une infortunée ! Je ne vous abandonnerai jamais : cependant daignez souffrir que je reste encore.

1265

MONROSE

Quoi ! Après m'avoir si fort pressé vous-même de partir ! Après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces ! Avez-vous changé de dessein ? Avez-vous retrouvé et perdu en si peu de temps le sentiment de la nature ?

LINDANE

Je n'ai point changé, j'en suis incapable... Je vous suivrai... Mais, encore une fois, attendez quelque temps ; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages ; ne me refusez pas des instants précieux.

1270

MONROSE

Ils sont précieux en effet, et vous les perdez : songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice ? 1275

LINDANE

Ces mots sont un coup de foudre pour moi : je n'y résiste plus : j'ai honte d'avoir tardé... Cependant j'avais quelque espoir... N'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah, malheureuse ! 1280

SCÈNE V

Freeport et Fabrice, paraissant d'un côté, tandis que MONROSE et sa fille parlent de l'autre.

FREEPORT (à Fabrice)

Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa chamhre ; elles ne partiront point. J'en suis bien aise ; je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point ; mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble... Je ne sais quoi de fort extraordinaire. 1285

MONROSE (à Freeport)

Adieu, monsieur ; nous partons le coeur plein de vos bontés : je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous ; vous me faites pardonner au genre humain. 1290

FREEPORT

Vous partez donc avec cette dame ? Je n'approuve point cela ; vous devriez rester. Il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCÈNE VI

Les précédents ; Lord Murray, dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.

1295

LORD MURRAY

Ah ! Je le tiens enfin ce gage de mon bonheur ! Soyez béni, ô ciel ! Qui m'avez secondé.

FREEPORT

Quoi ! Verrai-je toujours ce maudit milord ? Que cet homme me choque avec ses grâces !

MONROSE *(à sa fille, tandis que milord Murray parle à son domestique)*

Quel est cet homme, ma fille ?

1300

LINDANE

Mon père, c'est... Ô ciel ! Ayez pitié de nous.

FABRICE

Monsieur, c'est milord Murray, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

(Il tire son épée.)

MONROSE

Murray grand Dieu ! Mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs ! Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

1305

LINDANE

Que faites-vous, mon père ? Arrêtez.

MONROSE

Cruelle fille ! C'est ainsi que vous me trahissez ?

FABRICE *(se jetant au-devant de Monrose)*

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure : vous me perdriez.

FREEPORT

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie ? Les volontés sont libres, laissez-les faire.

1310

LORD MURRAY *(toujours au fond du théâtre, à Monrose)*

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai ?

LINDANE

Je me meurs.

MONROSE

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

1315

FABRICE

Monsieur, encore une fois...

(Il tire son épée.)

LORD MURRAY

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer.

LINDANE *(entre les bras de Polly)*

Cruel ! Vous oseriez !...

(Il jette son épée.)

LORD MURRAY

Oui j'ose... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi.
C'est ainsi que je me bats contre vous.

1320

FREEPORT

En voici bien d'une autre !

(Il lui donne le rouleau.)

LORD MURRAY

Percez mon coeur d'une main ; mais de l'autre prenez cet écrit ; lisez, et connaissez-moi.

(Il veut se jeter à ses pieds.)

MONROSE

Que vois-je ? Ma grâce ! Le rétablissement de ma maison ! Ô ciel ! Et c'est à vous, c'est à vous, Murray, que je dois tout ! Ah ! Mon bienfaiteur !... Vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups. 1325

LINDANE

Ah ! Que je suis heureuse ! Mon amant est digne de moi.

LORD MURRAY

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE

Hélas ! Et comment reconnaître tant de générosité ?

LORD MURRAY *(en montrant Lindane)*

Voilà ma récompense. 1330

MONROSE

Le père et la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT *(à Fabrice)*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains et cela me fait plaisir.